

OMBRES NOIRES

# RACHID SANTAKI

La  
legende  
du 9-3



---

## La légende du 9-3

DU MÊME AUTEUR

*Les anges s'habillent en caillera*, Éditions Moisson rouge, 2011

*Des chiffres et des litres*, Éditions Moisson Rouge, 2012

*Flic ou Caillera*, Éditions du Masque, 2013

*Business Dans La cité*, Éditions Seuil, 2014

*Triple XL* (nouvelle), Éditions Folie d'encre, 2014

*La France de demain*, Éditions Wildproject, 2015

Rachid SANTAKI  
Nasser SAHKI

# La légende du 9-3

OMBRES NOIRES

Ouvrage publié sous la direction de Caroline Lamoulié

© Éditions Ombres Noires, 2016  
ISBN : 978-2-0813-7791-2

*À mes parents, mes frères, mes sœurs,  
ma femme et mon fils.*  
Nasser Sahki





JEUDI 25 JUILLET 2013, 23 H 52  
PINK PARADISE, PARIS.

Je suis venu dans un club de strip-tease de Paname pour retrouver ma mère qu'ils ont enlevée. Je froisse le bout de papier indiquant le 1, quai de Seine à Saint-Ouen. Du seum dans les veines. Le thorax gonflé à bloc, j'ai du mal à respirer. Dans le club, le morceau de RnB *Aston Music*, du gros Rick Ross tourne. Dans ce lieu feutré, des dizaines de filles dénudées dansent, les mauvais garçons sont excités et dépensent dans des litres de Dom Per, et de Cristal Roederer. Le vice, le fric et l'alcool coulent à flots. Je quitte le Pink Paradise, me dirige vers ma caisse garée en face de la sortie.

Je m'appelle Malik, j'ai trente-cinq ans. Et je connais bien Paris, plus particulièrement Saint-Denis. Cette ville de Seine Saint-Denis, j'y suis né, j'y ai grandi et je m'en suis enfui, mais j'y suis revenu pour me réconcilier avec ma mife. À seize ans, je dealais de la drogue et je sortais du bus lorsque les policiers m'ont interpellé, puis ont trouvé dans mon sac à dos mon matos, un kilo de shit. Ils ont ensuite débarqué chez moi, tout retourné et l'un des flics a craché à la gueule de mes parents « *Votre fils est un vendeur de came* ». Humilié, insulté, j'en ai chialé en garde à vue<sup>1</sup> et j'ai fini par craquer pour tout abandonner ; Saint-Denis, mes amis, ma tribu pour rejoindre une nouvelle famille : la police.

J'ai fait mon service civil en képi, puis je suis devenu officier de police judiciaire, et j'ai appris tout le métier ; se rendre sur un lieu

---

1. Garde à vue ou GAV.

et constater un décès, interroger des types en rentrant chez eux et bousculer leur famille, voir des mères en pleurs et faire plonger leur fils, voir des collègues se doper aux stéroïdes pour s'opposer aux molosses des cités et ceux dépressifs se shooter au Prozac, puis se suicider, mais malgré tout résister.

Ces choses m'ont profondément marqué, mais ce qui me perturbe le plus, ce n'est pas ce métier que certains vivent comme l'un des plus moches du monde, car je le kiffe. Oui, être dec', c'est un taf qui te plonge dans les bas-fonds, au plus profond de toi et des autres mais ce qui me trouble, c'est de voir les mecs de la cité me considérer comme un traître. Et les policiers me traiter comme un k-soce. J'ai beau porter l'insigne avec amour, avoir d'excellents états de services, être décoré ; je reste un étranger des services de police. Je suis fatigué de toutes ces années de travail, je suis fatigué de ce beau métier que j'ai aimé malgré ces collègues qui me méprisent, je suis déchiré d'avoir quitté la cité qui m'a vu grandir, mal tourner et être rejeté.

OPJ, officier de police judiciaire, spécialisé dans les surveillances, passé par la crim'. À Marseille, Lyon, Montpellier on me connaît sous le surnom de « *La légende du 9-3* ». Je suis capable d'installer une surveillance dans n'importe quelle cité à Vaulx-En-Velin, dans les quartiers nord, au Clos Saint-Lazare, aux Canniboux. J'enfile une djellaba, je mets une pastille, micro sur la caisse, prise de photos des têtes du trafic et on les arrête dans les jours suivants. Après les interpellations, les saisies, c'est la procédure qui commence : interrogatoires, manipulations et le ton qui met la pression. J'ai choisi la police et vu le nombre d'affaires que j'ai réglées, je me suis enfin senti utile à la société, moi le pov'type de cité, celui sur qui personne n'aurait jamais misé. Et puis j'ai surtout prouvé à ma mère que je n'étais pas un vaurien, pas un vendeur de came. Mais après toutes ces années à péter les équipes de l'Hexagone, j'ai décidé de retrouver ma mère sans penser au danger qu'elle encourait.

Je tire la portière, m'installe au volant de ma caisse et récupère mon calibre planqué dans la boîte à gants, le glisse dans mon froc, pousse un court soupir et démarre pour la libérer. Je rejoins l'Arc de Triomphe puis la Porte Maillot et roule à fond sur le périphérique nord. Les portes de la grande ceinture de Paname défilent à toute

vitesse : Porte de Champerret, Porte d'Asnières, Porte de Clichy et enfin Porte de Saint-Ouen.

Je sors et traverse la ville par l'avenue Gabriel Péri, le quartier Glarner, pour circuler sur les quais de Seine et m'arrêter au numéro un de la voie.

Je suis garé face à un bloc en pierre de deux étages, devant une grille blanche et un terre-plein, une grosse allemande est stationnée, c'est celle de ses ravisseurs. La sueur dégouline de mon visage. J'ai chaud et je fixe le lieu : Un type franchit la grille blanche je me baisse. Alassane a le visage marqué d'une grande cicatrice, il s'installe dans la voiture, démarre brusquement et s'éloigne. Je me relève doucement, quitte la caisse, et traverse la rue sans regarder. Crissements de pneus, percussion de taule, je suis au sol et un homme sort de sa bagnole, je suis légèrement sonné, j'ai mal à la cuisse, étourdi mais je me relève rapidement.

— Monsieur, ça va, monsieur ? me répète le type paniqué.

— Vas-y, ferme ta gueule, je lui réplique en allant vers la grille.

Il reste stupéfait, je lui fais signe de dégager.

Je franchis la grille. Puis je me précipite sur la grande porte grise, recouverte de tags. Une vaste pièce vide est éclairée par une ampoule, j'aperçois un corps à terre au milieu de la pièce, je m'avance et je le tourne doucement sur le côté. C'est ma mère. Elle est inconsciente, le visage en sang, de sa bouche ouverte je vois qu'ils lui ont cassé les dents. Je tremble.

— Yema, Yema ça va ?

Qu'est-ce qu'ils t'ont fait. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Je la redresse délicatement.

Un objet me heurte le crâne, perte de connaissance, j'étais pourtant si proche de libérer ma mère.

J'ouvre doucement les yeux et ne sais plus où je suis. Ma mère est au sol dans un coin de la pièce, elle est mal en point, je sursaute mais j'ai les mains ligotées dans le dos. Voir Yema dans cet état, c'est violent, j'en ai la rage mais je suis immobilisé. Le parquet grince. Un type se rince les yeux sur ma détresse. Je reconnais Dini, grand mince, le visage sombre de haine, l'indifférence triomphe dans ses

yeux, il en pince pour la férocité, la violence et me frappe à coups de pieds. Alassane débarque et me mate.

— Salut mon keuf préféré... Ricane le renoi.

L'autre type sourit.

— Alors, on mène sa petite enquête, on t'a dit de rester tranquille ! Me balance Dini, en me plantant la pointe de sa semelle dans l'estomac.

Les coups pleuvent, sous les yeux de ma mère. Elle grimace et les larmes coulent sur ses joues. Son silence et sa peur me font bien plus mal que les coups de mon agresseur. Elle qui m'a tant donné, tant fait réfléchir. Le refrain de la violence et des gnons se répètent ainsi que les moqueries d'Alassane, la situation est trop moche, j'ai mal mais je souffre surtout pour celle qui m'a mis au monde.

— Désolé les gars, désolé, laissez-la, laissez-la... Je lâche, meurtri par les coups et la vision de ma mère.

— Sale bâtard, tu viens chez nous, comme ça. C'est pas toi qui fais la loi, c'est nous et tu vas le comprendre.

Il se précipite vers ma mère, la saisit par les cheveux, la soulève, elle est inconsciente.

— Non, non, pitié Alassane, pitié !

— Tu vois ce qui se passe quand on n'écoute pas ? Tu as toujours pensé être plus malin que les autres, t'es beaucoup plus con mon gros, beaucoup trop con.

— Non, les gars...

— Vas-y montre lui à cette merde...

Le type s'arrête.

— Attends, attends. On va attendre un peu, on a besoin de lui. Je soupire mais avec la peur au ventre.

— Merci, merci... je répète sur le point de fondre en larmes. Alassane et Dini s'avancent vers la porte principale.

Puis Alassane se retourne :

— On va chercher de quoi faire un gros barbecue, pour vous faire disparaître.

Enfin ils partent.

Ma mère est vraiment mal. Elle est prise d'une crise d'angoisse et respire avec difficulté. Puis je ne l'entends plus. Panique, cris, détresse.

— Yema, Yema respire, respire.

La mort rôde autour de nous, la vie nous abandonnera dès le retour des Mangala. Ils vont nous brûler, nous réduire en cendre. Ma mère ne répond pas ; chaque seconde dure une éternité, chaque mouvement devient pesant et la chance ne se profile pas à l'horizon. Comment me sortir de là ? Comment éloigner la mort ? L'espoir me donne du tort, la fatalité est beaucoup plus forte.

Le grillage grince, des semelles couinent. Les types reviennent déjà alors que quelques minutes seulement se sont écoulées... Je suis pris de vertiges mais je me fais violence, il faut que je tienne pour Yema, pour la sortir de là. La silhouette devient maintenant visible, je n'y crois pas, il s'agit d'Aziz mon beau-frère.

— Vite, détache-moi, vite !

Aziz est là. Cet enfoiré, le visage marqué par l'angoisse, s'approche de moi me coupe les liens avec un couteau, tremble. Aziz mesure un mètre soixante-quinze, mince, il est blanc de peau, les yeux clairs. Ma trouille le contamine et aussitôt détaché, je me précipite sur Yema, la met en position latérale, elle est au plus mal. Aziz m'aide à la lever.

Il chiale, bafouille et me casse les couilles.

— Je ne voulais pas, je ne voulais pas... je te jure que j'aime Yema comme ma mère.

Son pouls est vraiment faible.

Nous sommes devant la porte mais l'un des types la pousse et nous voilà nez à nez. Il braque une arme sur moi, me regarde et hurle.

— À terre, à terre ! En pointant son gun, j'ai le seum.

On exécute ses ordres.

Alassane franchit la porte et arrache le calibre de la main de son frère, le pointe sur Aziz et lui explose l'épaule.

— Aziz hurle et reste au sol.

— Je t'avais averti. Lâche froidement Alassane.

Puis il me fixe.

— On sait combien coûte la vie d'un flic et je te propose un deal. Je l'observe, désespéré.

— On te laisse le choix entre Aziz ou ta daronne. Mais celui qui reste avec nous mourra.

Dini hoche la tête, et ricane.

Aziz me mate, larmes aux yeux, la main son épaule ensanglantée.

— Je veux pas crever, j'ai un gosse, il a même pas un mois, je veux pas qu'il soit orphelin, Malik, me laisse pas, je t'en supplie, pense à la douleur de ta sœur, pense à nous, pitié ta mère est presque morte, pas moi...

Les ravisseurs rigolent puis la face d'Alassane se noircit.

— Dépêche-toi de prendre ta décision, sinon on vous fume tous les trois.

Dans la vie il y a trois catégories, ceux qui te tirent vers le haut, ceux qui te tirent vers le bas et ceux qui te tirent dessus. Bien entendu les trafiquants font partie de la troisième catégorie. Je suis déchiré par ce dilemme, choisir entre ma mère et Aziz. Et vous, qu'auriez-vous décidés ?

Alassane braque ma mère puis Aziz, j'hurle mon choix.

## Douze jours plus tôt.

SAMEDI 13 JUILLET 2013.

PARIS, GARE DE LYON.

— Oui, sœurette, je suis à la gare, je viens de descendre du TGV. Je serai là ce soir. Mais si, je te dis que je suis à Paris, tu peux me croire ? Arrête de me prendre la tête, j'arrive d'ici une demi-heure !

Un type me bouscule, tirant son bagage à roulettes.

Le gars trace sans se retourner.

Les gens se précipitent vers la sortie tandis que je me dirige vers le précipice entre ma daronne et moi. Mon retour dans la capitale, c'est pour elle. Ma réconciliation avec elle, c'est pour m'apaiser après toutes ces années de haine. Le retour aux sources, c'est un retour à la case d'avant : la cité, ses murs, ses maux et ses morts.

Mon collègue Yann me récupère. Il est installé au volant de sa vieille caisse, une Peugeot 504, une garo entre les mains. Son visage blanc comme un cachet d'aspirine, il quitte son siège et s'avance vers moi. Yann mesure un mètre soixante-quinze. Il est blanc de peau, costaud, avec un brushing comme les Bee Gees. C'est un fan des années soixante-dix. Ce n'est pas pour rien qu'il a toute la discographie des groupes de l'époque et qu'il les a partagés avec moi. Je lui fais la bise et l'air qu'il chante me rentre dans le crâne, « c'est bon de te voir » de Ringo. Il m'ouvre le coffre, y glisse mes deux bagages.

— T'es vraiment fou, vieux loup.

— Attends, c'est pas le titre approprié pour ces retrouvailles, c'est bon de te voir. Léo te passe le bonjour.

— Alors, content de revenir chez sa maman ? Se moque Yann

— Oui, je te raconte pas. Et en plus ma frangine vient de m'appeler comme si j'avais cinq piges, c'est dingue elle me met encore la pression pour ne pas manquer son anniversaire de ma mère.

— Ah oui, la famille. Faut dire que la tienne est vraiment à part. Tu te souviens de la fois où ta mère t'as obligé à quitter le boulot parce que t'avais pris ses vêtements pour te déguiser en bonne femme dans la cité. Quelle idée d'emprunter des sapes à sa mère, surtout la tienne, t'es cinglé mon copain.

— Oh oui, laisse tomber ! J'avais oublié cette histoire. C'est quand j'avais débarqué chez elle pour un mois et elle m'a fait la misère. Oui, je m'étais embrouillé avec elle alors que j'étais en pleine mission de surveillance et je gueulais « mais je vais te les ramener tes affaires », elle m'a rendu ouf ce jour-là. Et dire que les mecs qu'on surveillait n'ont rien compris en me voyant m'énerver au téléphone. Et c'est là que l'un d'entre eux a foncé chez la nourrice.

— Oui, parce qu'il pensait que je voulais carotter son matos, quel con.

— Et le mec en GAV, il criait mais c'était un travelo, un travelo la daronne, il était traumatisé par ça.

On éclate de rire et impossible de s'arrêter.

— On a passé de sacrés moments mon ami.

— Oui, c'est clair, enfin c'est du passé tout ça.

— Mais elle va bien, enfin pourquoi tu es revenu ?

— À vrai dire, y a plein de chose et je ne peux plus supporter le sud, j'avais besoin de changer d'air. Puis pour tout te dire, j'ai vu un psy et il m'a préconisé une réconciliation avec ma mère. Il dit que cela réglerait une grande partie de mes angoisses.

Je soupire un grand coup, je sens une pression. Mes vêtements sont luxueux, veste Armani, chaussure Cerutti, écusson de la FIFA sur la veste. J'ai envie de kiffer, de me changer les idées et j'ai quelques jours avant de reprendre le travail au sein des services.

Je suis content de retrouver Yann. Pendant les années où j'étais adjoint de sécurité, il m'a toujours aidé. À chaque fois, il me sortait de galères. Je n'étais plus le mec de cité qu'il a connu mais un policier, un spécialiste de la surveillance, un mec au sang-froid, même dans les situations les plus chaudes. Être au cœur d'une cité n'était pas le truc le plus dur. Non, la chose la plus difficile à surmonter, c'était ce sentiment de ne pas être accepté. J'étais rejeté de la cité



et, d'un autre côté, considéré par mes collègues comme une vermine de cité et ça m'a dégoûté. La police a fini par me séparer de ma famille, mais j'avais rencontré Yann et ce type c'était quelqu'un d'exceptionnel. Je me souviens de sa première prise de position en ma faveur. Alors que j'étais ADS<sup>1</sup>, j'avais pris la voiture banalisée et mis le gyro, je roulais à fond pour récupérer un collègue et en pleine opération la voiture de la BAC m'a arrêté. Le chauffeur, un policier qui m'avait connu jeune, criait « Arrête toi Malik, arrête-toi ! ». Les types de la BAC étaient persuadés que j'avais une fausse identité et n'ont pas lâché mais se sont fait savonner : le chef et Yann les ont engueulés en leur demandant des explications sur les raisons de leur contrôle.

Yann démarre sa vieille caisse, nous quittons l'esplanade de la gare de Lyon pour rejoindre la circulation, et je savoure le tube de Ringo. J'apprécie les paroles, je repense à ma mère, à Saint-Denis. Je comprends le chanteur, l'envie de liberté pousse un homme à partir. Mais je ne veux plus laisser durer cette situation qui m'oblige à fuir. Les rues de Paris défilent sur le bord de la route, Place de la Bastille, République, Gare de l'Est, gare du Nord.

Yann prend la sortie Porte de Clignancourt, près des puces, les rideaux de fer sont baissés, tous recouverts de tags, de graffitis. Quelques passants marchent et certains contemplant la vieille bagnole française. Yann m'observe et baisse la musique.

— Je te dépose mais j'ai un petit service à te demander, je dois récupérer un truc.

— Pas de soucis, fais ce que tu as à faire. Je dois juste retrouver ma mère pour la saluer, lui dire que je suis avec eux ce soir, il y a ma sœur aussi. On fait ce que tu veux mais faut que je laisse mes affaires. Par contre je peux te poser une question ?

— Ce que tu veux...

— Yann, tu ne veux pas essayer de vivre en 2014 ? Je veux bien comprendre la chanson française mais t'es touché, on est en 2014, y a Internet, y a le wifi... Alors, tu vois les pattes d'éléphant, les brushings... c'est complètement dépassé.

---

1. ADS ou Adjoint de sécurité.

— Notre époque, c'est une époque de merde, alors laisse tomber.

Yann démarre et trace sur l'avenue Michelet jusque Pleyel. J'ai le cœur qui bat de plus en plus en voyant la silhouette de Saint-Denis, sa tour Pleyel, son stade de France, ses courbes formées de dizaines de blocs. On s'arrête à Péri, un quartier du centre-ville. On est plusieurs milliers à vivre dans ces tours. Les jeunes s'agitent quand ils me voient, ils me connaissent et me pensent en mission quand je reviens ici. Yann les guette, et soupire.

— Comment tu peux laisser ta vieille là ?

— Aux dernières nouvelles, j'ai pas gagné au loto et c'est pas avec mon salaire que je vais la bouger d'ici. Je crois que j'ai neuf euros sur mon compte.

— Ouais, effectivement. Tiens, cadeau ! me dit Yann en me tendant un paquet avec un sourire.

Il m'offre un parfum, je matte.

Versace – Dreamer, la classe.

— Je sais que tu le voulais celui-là alors j'ai investi. Tu sentiras moins l'indien comme diraient nos collègues.

— Putain t'es con... Yann, merci mon pote.

— Merci à toi. Pour tout et t'es vraiment un gars entier, je sais que je peux compter sur toi.

— On sort les mouchoirs ? Tu veux me ken ou quoi ?

Yann éclate de rire.

— Nan, mais c'est vrai quoi... T'es chelou comme mec.

Il pleure de rire.

Tandis que Yann démarre, je trace jusque mon bâtiment.

Les murs ont changé. Mais pas leurs problèmes ni leurs maladies. Avec leurs habitués, toujours collés aux murs, joint scotché à la bouche, incapables d'en décoller. Aux pieds de la cité, je croise Roro, un type de ma génération, il me matte, me félicite.

— J'ai appris que t'étais parti de la cité, que t'étais installé dans le sud, pépère. Mais tu es de retour ici ? Me dit Roro en zieutant mes valises.

— J'suis de retour chez ma reumé. Et toi ?

— Je sors de cinq piges de placard frère, j'ai que du seum dans les veines. Téma j'ai chopé des maladies, l'eczéma, j'ai perdu mes cheveux.

— Ah ouais, désolé... je lui réponds.

— Désolé de quoi, t'y es pour rien. C'est ces bâtards de keufs qui m'ont niqué, ils m'ont envoyé au trou mais t'inquiète la famille.

J'ai chaud. Je ne peux quand même pas lui dire que j'en suis un.

— Et les parents ça va ? Je lui réplique pour changer de sujet.

— Ouais, vite fait. Ma mère m'a quitté pendant que j'étais au heb's.

— Oh non, mes condoléances.

— Merci frère. Et mon père a eu un cancer juste après ma sortie, mon destin pue la défaite frère, tu sais de quoi j'ai envie ?

— Une bonne meuf ?

— Non, t'es con ou quoi ? De canner un keuf, le saigner... Ces bâtards de keufs m'ont pétié, j'ai trop la fièvre contre eux, keuf c'est le plus gros taf de bâtard.

— Arrête avec ça, t'as payé ta dette à la société. C'est pas les flics, ce sont tes erreurs qui t'ont envoyé derrière les barreaux.

— Comment ça ? Wesh, tu défends les keufs maintenant ? C'est eux je te dis. Pas de keuf, pas de tôle... S'envenime Roro.

— Ouais... je vais devoir y aller Roro, on se reverra plus tard.

Certains guetteurs en bas de la cité qui me connaissent, chuchotent : « *Hey Malik le keuf, Malik le keuf..* » Je trace avec un point au bide quand j'entends Roro s'approcher d'eux avec un « *Wesh les microbes* ». J'étais à leur place il y a quelques années, à me déguiser pour surprendre les clients et leur dire « Police ». Oui, je volais les types en me faisant passer pour un flic et j'aimais déjà me masquer. Maintenant je rase les murs pour éviter le conflit et me revoir à l'âge bête. Roro crie du fond de ses tripes « *Malik c'est un keuf, ah le bâtard j'ai la rage* », des frissons parcourent mon dos avec ce sentiment gênant d'être un traître. Je prends l'ascenseur, appuie sur le bouton du huitième étage avec sur les épaules un poids plus lourd que mes deux bagages. C'est cette impression d'être de l'autre côté de la cité. Je me prends la tête, mais dans le fond j'aurais fait quoi si je n'avais pas pris cette voie ? Me retrouver bousillé comme Roro ?

La porte s'ouvre, ma sœur porte une tunique bleue. Elle saute dans mes bras et me serre très fort. Sa joie me fait du bien et efface le goût amer que m'a laissé la scène en bas. Elle qui m'a donné des



Composition et mise en pages  
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en mars 2016  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.

61250 Lonrai

N° d'édition : L.01ELON000134N001

Dépôt légal : avril 2016